

Scénarios refusés : Morin débridé

Guillaume Potvin

Numéro 328, automne 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/98776ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Potvin, G. (2021). Compte rendu de [Scénarios refusés : Morin débridé].
Séquences : la revue de cinéma, (328), 50–50.

SCÉNARIOS REFUSÉS

MORIN DÉBRIDÉ

GUILLAUME POTVIN

« C'est avec l'esprit plein d'images qu'on termine la lecture de ces scénarios. Plein d'images et de questionnements. Qu'en aurait-il été si Morin n'avait pas eu à niveler ses ambitions ? Si les instances de financement nationales avaient choisi de soutenir les projets à grand déploiement du cinéaste ? Quelle renommée internationale l'aurait attendu ? »

Qu'on les admire pour leur créativité, leur audace, leur engagement politique, leur maîtrise du médium ou leur prolifération, on mesure essentiellement les cinéastes à leurs accomplissements, à leur œuvre. Mais étant une industrie assujettie à des impératifs économiques substantiels — d'autant plus dans le système public québécois que décrit Morin en guise d'introduction —, le cinéma et ses outils de production (à la différence de la littérature, par exemple) ne sont pas accessibles au premier venu. Ni au dernier d'ailleurs, comme peuvent en attester tous les scénaristes réputés dont les scénarios sont pris dans l'enfer du développement depuis des lunes. Soyez donc certains que, pour tout film abouti, un cinéaste en a au moins une demi-douzaine qui n'a jamais pu voir le jour.

Dans *Scénarios refusés*, Robert Morin partage trois projets qui, faute d'approbation des subventionnaires, des producteurs ou de son propre jugement, n'ont jamais dépassé la phase de l'écriture. Il nous donne ainsi un aperçu de la première et probablement plus jouissive étape de son processus créatif. Celle où, encore libre des contraintes économiques, l'imagination peut se permettre d'être sans bornes, insoucieuse de sa faisabilité. Car cette dictature de la faisabilité, Morin ne la connaît que trop bien. Pendant des années, le membre fondateur de la Coop Vidéo a dû réaliser ses films avec, comme on dit, les moyens du bord. Une poignée de films autoproduits, autonarrés, autofilmés, caractéristiques qui auront vite fait de transcender la simple économie de moyen pour devenir les marques de son style personnel, désormais réapproprié par toute une génération de jeunes cinéastes dont Lawrence Côté-Collins (*Écartée*, 2015) et Alexandre Lavigne (*Carnaval*, 2019) sont les plus récents héritiers assumés. Au contraire, les ébauches publiées ici — la série télévisée *L'amour et le pornographe* et les longs métrages *La femme de nulle part* et *La grosse maladie* — sont à grand, voire très grand, déploiement.

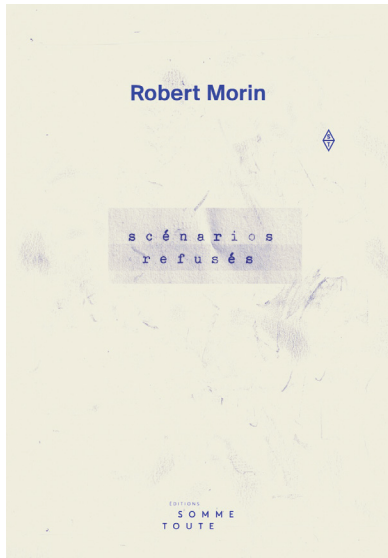
Bien qu'ambitieuse, la série télévisée inspirée d'un roman de Witold Gombrowicz est la plus caractéristique des propositions : une brochette de personnages typiquement morinesques — philosophes, voleurs, altruistes, toxicomanes, amoureux, schizophrènes, justiciers et/ou sociopathes — s'entrecroisent

à Gatineau dans une saga policière où l'auteur parvient à renouveler (une fois de plus !) la dualité de la caméra subjective / objective. C'est tout à fait dans la veine de ses grands films, *Requiem pour un beau sans-cœur*, *Windigo*, *Que Dieu bénisse l'Amérique* et *Le problème d'infiltration*.

Inversement, on découvre une tout autre facette du réalisateur dans les deux scénarios de fiction historique. Basé sur la vie d'Helena Valero — Morin était déjà allé à sa rencontre pour son court *La femme étrangère* en 1988 —, *La femme de nulle part* relate les 20 années pendant lesquelles Valero a été captive des Yanomami, les indigènes du Brésil qui l'ont enlevée dans les années 1930 lorsqu'elle était âgée de 12 ans. Par un savant télescopage temporel, le scénario mêle les souvenirs de Valero à sa situation actuelle : désormais libérée à 68 ans, malvoyante et accompagnée de son fils quadragénaire, elle cherche sa place dans un monde où ni l'une ni l'autre de ses cultures d'appartenance ne l'acceptent.

Enfin, *La grosse maladie* imagine les tribulations du mousse français Guyot et du jeune stadaconien Hadawako pendant le second voyage de Jacques Cartier (1535-1536). On les suit alors qu'ils sont envoyés loger dans la communauté de leur homologue respectif pour apprendre langue, us et coutumes. S'en suivront conflits, tendresse, trahison, amitié, morbidité, guerre et amour. Malgré ces toiles de fond inusitées, on reconnaît les thèmes qui habitent l'œuvre de Morin depuis ses tout débuts : l'identité, l'altérité, l'appartenance, le choc des cultures.

C'est avec l'esprit plein d'images qu'on termine la lecture de ces scénarios. Plein d'images et de questionnements. Qu'en aurait-il été si Morin n'avait pas eu à niveler ses ambitions ? Si les instances de financement nationales avaient choisi de soutenir les projets à grand déploiement du cinéaste ? Quelle renommée internationale l'aurait attendu ? Après tout, lire *La femme de nulle part* rappelle certains des meilleurs films de Werner Herzog et *La grosse maladie* est un projet infiniment plus précis que *Hochelaga, terre des âmes* (François Girard, 2017). Devant l'impossibilité de répondre à ces questions, consolons-nous en imaginant ce qui aurait pu être, les films qui auraient pu exister. ▀



—
Robert Morin
Scénarios refusés
Éditions Somme toute, Montréal
Collection FILMÉCRITURE
2021, 464 p.